sans parler de la sainte messe, du chapelet et de la prière du soir en commun.

† VITAL GRANDIN, O. M. I.
Evêque de Saint-Albert.

LETTRE DU R. P. LEDUC,
AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Albert, 22 décembre 1870.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le compte rendu que je vous adresse aujourd'hui pour l'année 1870, vous fera connaître les travaux de vos enfants dans cette partie ouest de l'immense vicariat confié à la sollicitude de Mgr GRANDIN. Vous connaissez déjà en partie nos peines et nos consolations, vous y prendrez une large part. Puissent ces lignes vous parvenir et vous intéresser !

A la fin de décembre 1869, Mgr GRANDIN quittait Saint-Albert pour aller visiter les missions de l'île à la Crosse et du lac Caribou, à l'extrémité est de son vicariat. C'était un long et pénible voyage de huit mois, qui devait s'effectuer tantôt en traîne à chiens, tantôt en canot, à cheval ou en charrette. J'accompagnai Monseigneur jusqu'à environ 8 kilomètres de Saint-Albert, et, après avoir reçu sa bénédiction, je revins m'occuper de mes œuvres.

Tout en exerçant le saint ministère au milieu de notre population blanche, métisse et sauvage de Saint-Albert, j'ai chaque jour à m'occuper de comptes, de marchés, d'entreprises, et surtout à aviser au moyen de nous procurer des vivres. En comptant les deux communautés, la nôtre et celle des Sœurs, les orphelins et les orphelines, les serviteurs et les servantes, nous sommes une cinquantaine de personnes à Saint-Albert. Mon grand souci, cha-

que année, est de trouver des provisions de bouche en quantité suffisante pour nourrir tout ce monde. Pendant l'été, l'automne et l'hiver, il me faut engager des chasseurs pour la prairie. Au printemps, nous devons nous-mêmes cultiver la terre, et, après avoir beaucoup travaillé, il nous arrive souvent de voir nos petites récoltes détruites dans une seule nuit par une forte gelée d'été. Cette année, nous avons été assez heureux pour recueillir deux cent quatre-vingts boisseaux de pommes de terre; nous n'en avons pas assez pour la dépense de la maison, car vous savez que ce tubercule nous tient lieu de pain; nous pouvons cependant en manger chaque jour.

Saint-Albert étant devenu la résidence de Mgr Grandin, il était de toute nécessité de remplacer la baraque qui nous servait d'église, par un édifice plus convenable et plus en rapport aussi avec les besoins de la population. La nouvelle église est presque achevée aujourd'hui. C'est un véritable monument pour le pays, grâce à l'excellent Frère Bowes, qui en a donné le plan et l'a exécuté. Une fois terminée, la cathédrale aura coûté à la mission plus de 20000 francs. Monseigneur pourra y officier pendant la semaine sainte, pourvu cependant qu'il ne fasse pas trop froid, car il nous faudrait un énorme poêle pour cette église, et nous n'en avons point. Nous sommes trop pauvres pour en faire venir un des Etats-Unis, il nous faudra donc attendre que la charité de quelques bonnes âmes nous vienne en aide.

Mais je reprends la suite des faits. Le 30 décembre, le P. André arrivait pour passer l'hiver à Saint-Albert, après un séjour de deux mois qu'il venait de faire au fort de la montagne. Vers la même époque, une vingtaine de Pieds-Noirs vinrent nous visiter. On leur fit connaître le danger qu'ils couraient en se hasardant ainsi sur le terrain des Cris, leurs ennemis mortels; ils s'empressèrent de repar-

tir, à l'exception de deux plus imprudents que les autres et qui tombaient quinze jours après, à quelques kilomètres d'ici, assassinés par un Cri. Cette leçon ne servit de rien. Quelques semaines après, un parti de Pieds-Noirs arriva, comme si de rien n'était, pour échanger des fourrures au fort Edmonton. Le digne M. William Christie, agent du district pour l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, les fit immédiatement entrer dans une des maisons du fort pour les mettre à l'abri de la haine et de la perfidie des Cris et des Assiniboines. Le soir même, Cris et Pieds-Noirs fumaient ensemble en signe de paix et d'amitié. Néanmoins, on mandait de Saint-Albert une douzaine de métis pour escorter les imprudents Pieds-Noirs lorsqu'ils partiraient du fort. Effectivement ces protestations d'amitié étaient feintes. Le lendemain, les Pieds-Noirs, escortés des métis, quittent le fort; mais à peine ont-ils traversé la Siskatchewan, qui coule au pied d'Edmonton, qu'une troupe de Cris, sortant d'une embuscade, fondent sur ces malheureux dont sept tombent mortellement atteints par des balles ou des coups de poignard. Les métis, ce jour-là, se couvrirent de honte. Effrayés eux-mêmes, ils n'osèrent pas défendre ceux qu'ils avaient mission de protéger; ils demeurèrent lâches spectateurs du massacre. Une pauvre sauvagesse avait été frappée d'une balle, les Cris l'achevèrent à coups de couteau et massacrèrent l'enfant qu'elle portait dans ses bras. Les autres Pieds-Noirs prirent la fuite à travers les bois, mais plusieurs étaient blessés, car on voyait sur la neige de longues traînées de sang.

Sur ces entrefaites, un de nos Pères, alors en mission chez les Pieds-Noirs, le R. P. Lacombe, revenait à Saint-Albert. A une demi-journée de marche du fort, il vit sur la neige des traces récentes d'hommes, de femmes et d'enfants; il les suivit, et, tout proche du chemin, il aper-

çut, cachés dans des broussailles, ces pauvres sauvages échappés du massacre. Ils avaient pris le Père et ses compagnons pour des Cris, et étaient encore tout saisis d'épouvante. En reconnaissant le Père, leur missionnaire, leur meilleur ami, ces infortunés poussaient des cris de joie, ils baisaient sa main, sa soutane, et voyaient en lui un consolateur et un sauveur. Pauvres sauvages ! Lors de l'attaque, ils avaient tout abandonné pour se sauver plus vite : armes, couvertures, vivres, etc., ils avaient tout perdu ; sans vêtements et sans abri, ils étaient exténués de faim et de fatigue. Le Père leur donna ses provisions de voyage et tout ce dont il put disposer, et il pansa les plaies de ceux qui avaient été blessés. Un d'eux avait la cuisse fracturée en deux endroits, un autre le pied transpercé par une balle. Le lendemain, le Père arrivait chez nous et nous racontait cette douloureuse entrevue.

Après avoir prêché une retraite de quelques jours aux habitants de Saint-Albert, il reprenait le chemin de sa mission, éloignée d'environ 200 kilomètres d'ici ; mais, par une permission de la Providence, il rencontra des chemins tellement mauvais, qu'il fut contraint de revenir sur ses pas. Vers dix heures du soir, un courrier nous fut expédié en toute hâte du fort Edmonton pour nous annoncer que les Pieds-Noirs, ayant appris le massacre des leurs, venaient les venger. Le Père se proposa de partir à la pointe du jour pour conjurer ce malheur, mais vers minuit un nouveau courrier nous fut envoyé et le Père partit aussitôt. Il trouva les habitants du fort dans la plus grande anxiété. Il voulut alors parlementer avec les sauvages ; mais il eut beau crier, se nommer à eux, il n'obtint aucune réponse. On craignait qu'à la faveur des ténèbres les Pieds-Noirs n'incendiassent le fort. Quand le jour vint, on s'aperçut qu'ils avaient disparu, se con-

tentant de piller quelques charrettes chargées de marchandises.

Pendant que ceci se passait à Saint-Albert, le P. DUPIN et le F. SCOLLEN se dévouaient, à la prairie, à l'instruction des Cris. Pendant deux longs mois, ce cher Père resta parmi eux, souffrant toutes sortes de fatigues, le froid et même la faim. Le P. BOURGINE était seul à la mission de Saint-Paul, charmant son isolement par l'étude sérieuse de la langue crise. Le P. FOURMOND exerçait le saint ministère au lac Sainte-Anne, tout en enseignant la théologie aux deux Frères scolastiques.

Au commencement de mai, j'étais seul prêtre à Saint-Albert; le P. LACOMBE était retourné à Saint-Paul, d'où il devait aller faire la mission du petit lac des Esclaves; le P. ANDRÉ, après avoir passé l'hiver avec moi, s'était dirigé vers Carlton, où il devait demeurer tout l'été, et le P. BOURGINE, récemment revenu de Saint-Paul, allait accompagner les chasseurs à la prairie. Tout en soignant les quinze ou vingt familles restées à Saint-Albert, je me mis de nouveau aux travaux des champs. Vers la fin de juillet, des chasseurs arrivèrent, ils annonçaient que la chasse avait manqué et n'apportaient que de rares provisions; de plus, la petite vérole menaçait de faire irruption dans le pays. Vers le 25 du même mois, un cavalier vint chercher un Prêtre pour une femme atteinte du fléau, à 20 kilomètres d'ici. Je montai à cheval et trouvai cette femme sérieusement malade, ainsi que son mari. Nul doute désormais, nous allions être visités par la petite vérole. Je rapportai à Saint-Albert cette triste nouvelle; mais, ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que j'apportais aussi le germe de cette affreuse maladie. Le 10 août, les cas déclarés de petite vérole étaient encore peu nombreux; ce jour-là, je me mis au lit avec un malaise indéfinissable. Je devais, le lendemain, aller voir le P. FOUR-

MOND au lac Sainte-Anne; en me levant j'éprouvai un mal de tête assez sérieux; je partis néanmoins, espérant que ce ne serait qu'une légère indisposition; mais, à peine arrivé au lac Sainte-Anne, après dix heures de marche, je dus me coucher. Le 12, impossible de me lever pour offrir le saint sacrifice; j'allais de plus en plus mal. Le samedi 13, le mal semblait vouloir faire de nouveaux progrès; les Sœurs de Saint-Albert, averties de mon état, qu'on leur avait, je crois, un peu exagéré, n'écoutant que leur zèle et leur dévouement, vinrent elles-mêmes me prodiguer leurs soins. La maladie fut heureusement détournée et je n'eus que la variole simple. Dès le 18 j'étais en état de revenir à Saint-Albert, couché dans un wagon. A mon retour, je trouvai le P. BOURGINE pris lui-même de la maladie et plus sérieusement atteint que moi; tous les enfants de l'orphelinat gisaient sur leur lit de souffrance, à part deux ou trois encore épargnés, et beaucoup de nos métis étaient également atteints.

Le P. LACOMBE était de nouveau à Saint-Paul, au milieu des morts et des mourants. Il apprend notre triste situation, passe la nuit à administrer ceux de ses sauvages qui sont le plus en danger et vole à notre secours. Cet acte de charité fraternelle me fit verser des larmes; non, je ne pus m'empêcher de pleurer en me jetant dans les bras de ce bon Père, qui venait si à propos nous tirer d'embarras. J'allais cependant de mieux en mieux, et bientôt le P. LACOMBE put retourner à Saint-Paul avec l'espoir que la maladie allait cesser à Saint-Albert. Hélas! ce fut alors qu'elle exerça de plus grands ravages. En quelques jours la population fut décimée. Les familles non encore atteintes se disposaient à partir pour la prairie; le P. FOURMOND reçut l'ordre de quitter le lac Sainte-Anne et d'accompagner les chasseurs. Ce cher Père fit d'avance le sacrifice de sa vie; il prévit qu'il allait se trouver seul

pendant plus de deux mois au milieu du fléau dont il pourrait être atteint lui-même, et qu'il pourrait mourir sans avoir à ses côtés un de ses Frères en religion. N'importe, l'obéissance est là, il part content.

Je tremblais alors que la maladie ne se déclarât au lac Sainte-Anne; dans ce cas, il me faudrait y envoyer le P. Bourgine et demeurer seul à Saint-Albert. Mes prévisions se réalisèrent bientôt. Le P. Bourgine partit et je restai seul au milieu de morts et de mourants, auxquels je prodiguais les consolations de notre sainte religion, tandis que nos bonnes Sœurs étaient constamment sur pied pour visiter, soigner, encourager les malades. A leur tour, les Frères Doucet et Blanchet furent visités par le fléau; cinq de nos orphelins succombèrent, et la population fut décimée une seconde et une troisième fois. Notre unique consolation, bien grande il est vrai, fut de voir la résignation et les bonnes dispositions de nos mourants. Tous, sans exception, moururent parfaitement réconciliés avec Dieu. De lamentables nouvelles nous arrivaient de la prairie : la variole avait envahi le camp des chasseurs. Le P. Fourmond se dévouait sans réserve : pendant deux longs mois il ne s'est pas déshabillé, mais son zèle n'empêchait pas la mort de faire d'affreux ravages; en quelques semaines, 120 personnes étaient emportées par le terrible fléau.

Seul à Saint-Albert, je ne pouvais suffire à tout; j'expédiai un courrier au P. Lacombe pour qu'il m'envoyât le P. André, arrivé de Carlton depuis quelques jours. Le F. Scollen, qui m'avait servi de messager, revint au bout de trois jours, sans être allé jusqu'à Saint-Paul. Il avait rencontré les Frères Perréard et Lalican, envoyés par Mgr Grandin de l'île à la Crosse à Saint-Albert; ils annonçaient l'arrivée de Monseigneur dans une quinzaine de jours, et du P. André dans un plus bref délai.

Quelle joie me causèrent ces bonnes nouvelles ! Le soir de ce même jour, je venais de terminer la prière à l'église, quand nous entendons le bruit d'une voiture arrivant à la Mission. Je crois aussitôt que c'est le P. ANDRÉ qui vient à mon secours et je me lève pour aller au-devant de lui. Il faisait nuit, je ne pouvais distinguer quel était ce prêtre qui venait de s'agenouiller à l'église. Je m'approche : ô bonheur ! je reconnais Monseigneur lui-même, qui, ayant appris, à 600 kilomètres d'ici, les tristes nouvelles de Saint-Albert, arrivait en toute hâte, quelques heures seulement après la lettre qui m'annonçait sa venue pour quinze jours plus tard. Le bon P. ANDRÉ l'accompagnait.

Le lendemain et le surlendemain, nous visitâmes ensemble tous les malades, auxquels Monseigneur adressa des paroles d'encouragement et de consolation. Un pauvre sauvage qui, en quelques jours, avait perdu six enfants se jeta aux pieds du Prélat et, après avoir récité l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, il s'exprima en ces termes :

« Grand chef de la prière, prie pour moi, car je fais bien pitié. La maladie m'a enlevé six enfants. Il me reste encore celui-là, mais lui aussi est bien digne de pitié. Je n'ai que lui pour prendre soin de moi, et, tu le vois, il est bien malade. Je ne me suis point fâché contre le Grand Esprit qui a pris cinq de mes garçons et ma fille unique ; c'est égal, je le remercie ; mais prie-le pour qu'il me conserve au moins celui-là. »

La foi de ce bon sauvage n'a pas été trompée. Son fils, alors à l'extrémité, est revenu à la vie.

Les nouvelles de la prairie étaient de plus en plus désolantes ; Monseigneur ne voulut pas tarder davantage à aller visiter les chasseurs, consoler leurs malades et encourager leur si zélé missionnaire, le bon P. FOURMOND. Il ne passa que peu d'heures parmi d'eux et put voir,

au milieu du désert, les trois cimetières improvisés où repose le tiers des familles émigrées cet automne pour la prairie. Il revint ensuite à Saint-Albert et ce fut à mon tour de partir.

Dans les montagnes Rocheuses, au fort Jasper, une quinzaine de familles sauvages ou métisses réclamaient depuis longtemps le secours du Prêtre. Elles aussi peut-être étaient atteintes de la petite vérole. Fallait-il les abandonner à cause de leur grand éloignement ? Evidemment non. C'étaient des âmes bien délaissées auxquelles il était nécessaire de porter les secours de la religion, dans ce temps surtout où le fléau sévissait avec tant de violence. Je quittai donc Saint-Albert, le 27 novembre, avec les hommes de la compagnie. J'arrivai au lac Sainte-Anne, juste à temps pour administrer une pauvre mourante. Là, un métis iroquois, venu anciennement du fort Jasper, manifesta le désir de m'accompagner, j'acceptai, sur la promesse qu'il me fit d'aller trois fois plus vite que les gens de la compagnie. Le 1er octobre, je quittai Sainte-Anne avec mon nouveau guide ; nous voyagions à marches forcées ; mais quels affreux chemins ! Il nous fallait continuellement avancer au milieu de forêts renversées, sauter par-dessus des troncs d'arbres tombés les uns sur les autres, traverser même des forêts en feu. Le sixième jour, nous rencontrâmes un camp d'Assiniboines. Il y avait parmi eux quelques catholiques, beaucoup d'infidèles et un certain nombre de sauvages soi-disant protestants, ils avaient été baptisés par le ministre, mais rien de plus. Le chef se disait protestant ; cependant, il m'invita à coucher dans sa loge, j'acceptai volontiers. Au moyen d'un peu de tabac que je distribuai aux Assiniboines et d'une poignée de thé que je jetai dans la chaudière, je me conciliai la bienveillance de tout le monde. Le chef à son tour voulut me servir un souper succulent, il me présenta un

énorme morceau d'orignal que je mangeai avec appétit. Après le souper, on passa le calumet, en guise de dessert. Mais voilà qu'un autre sauvage voulut aussi m'honorer d'un festin. Impossible de refuser, sous peine de contrister mon amphitryon. Bon gré, mal gré, il me fallut avaler quelques bouchées au moins d'un gros morceau de castor qui me fut servi à ce second régal. Mais je me hâtai, dès que j'eus fini, d'inviter tout le monde à la prière. Catholiques, protestants, infidèles, tous se rendirent à mon invitation. Je leur parlai du fléau qui frappait et métis et sauvages, je les exhortai vivement à faire baptiser leurs enfants. Le chef, étrange protestant, traduisait en assiniboine ce que je disais en cri et sollicitait lui-même ses sujets à me porter leurs enfants pour le baptême ; bref, avant d'aller prendre mon repos, j'eus la consolation de régénérer seize de ces pauvres petits êtres.

Le lendemain, je reprenais joyeux le chemin du fort Jasper, heureux à la pensée que si plusieurs de ces enfants étaient atteints, ils mourraient sans doute avant d'avoir perdu la grâce de leur baptême. Le 7, je campai sur le bord de la rivière Athabaska. Le 8, le chemin devint de plus en plus mauvais; tout récemment un immense incendie avait détruit la forêt que nous devions traverser ; les arbres étaient littéralement entassés les uns sur les autres ; impossible de nous frayer un passage. Nous revînmes sur nos pas, résolus de marcher le long de la grande rivière. Pendant une partie du jour nous cheminâmes ainsi, tantôt dans l'eau, tantôt dans la boue, tantôt sur les pierres qui couvrent le rivage ; enfin, après bien de la misère, nous reprîmes le chemin qui conduit, à travers la forêt, aux montagnes Rocheuses, et le lendemain j'arrivai au fort Jasper.

Je trouvai là quinze loges de sauvages ou de métis, je demeurai cinq jours avec eux, prêchant, confessant, caté-

chisant du matin au soir. L'épidémie heureusement ne les avait pas encore atteints ; chacun voulut cependant mettre sa conscience en ordre pour être prêt à tout événement.

L'état dans lequel j'avais laissé la mission de Saint-Albert m'inquiétait beaucoup. Monseigneur y était resté seul au milieu de morts et de mourants ; à mon retour ne retrouverais-je point quelqu'un de mes frères malade ou même victime de l'épidémie ? Monseigneur lui-même n'aurait-il pas été atteint ? Telles étaient les pensées qui se présentaient sans cesse à mon esprit et me portaient à hâter l'époque de mon retour. De plus, le moment de la Retraite annuelle approchait; je tenais à y assister. Le 14 septembre, je repris le chemin de ma mission ; le 21, je trouvai le P. BOURGINE au lac SainteAnne où, depuis mon passage, la maladie avait exercé de cruels ravages, et le 22, vers six heures du soir, je surprenais tout le monde en arrivant à l'improviste à Saint-Albert. Mgr GRANDIN souffrait beaucoup d'une espèce d'abcès dans la bouche ; le mal dura environ trois semaines ; grâce à Dieu, il a aujourd'hui complétement disparu. La Toussaint arriva, mais nous dûmes renoncer à faire notre Retraite, étant encore obligés à cette époque de nous absenter à chaque instant pour voler auprès des malades.

Aujourd'hui les cas de petite vérole ont beaucoup diminué, toutefois il y a encore de temps en temps des victimes. Je viens en ce moment d'assister une pauvre petite malade qui a rendu le dernier soupir au moment où j'achevais les prières de l'Extrême-Onction. Un tiers à peine de la population a été épargné, les deux autres tiers ont été atteints et la moitié de ces derniers sont morts.

Après avoir été éprouvés par la maladie, nous allons l'être par la disette. La chasse aux buffles, ressource principale de ce pays, a complétement manqué ; les ani-

maux de prairie diminuent rapidement. Beaucoup de nos chrétiens souffrent actuellement de la faim ; ils n'ont à manger que ce qu'ils reçoivent de la mission ou de l'honorable compagnie.

Pour surcroît de peine : à la fin de novembre, un courrier extraordinaire nous a apporté les tristes nouvelles des désastres et des malheurs de la France. Ici, vous le savez, mon bien-aimé Père, nous n'avons d'autres ressources que la charité des associés de la Propagation de la Foi. Qui sait si l'invasion prussienne et la révolution ne vont pas nous priver de ces secours, du moins quelque temps? Qu'allons-nous devenir ? ou plutôt que vont devenir nos missions ?

Les troubles de la Rivière-Rouge sont apaisés, le gouvernement prend pied dans le pays. L'épreuve semble donc arriver au moment le plus critique pour nous. Après avoir entrepris plusieurs œuvres importantes pour nos populations métisses et indiennes qui ne font que de naître à notre sainte religion et à la civilisation, au moment de voir arriver une foule d'étrangers émigrants qui viendront exploiter les ressources du pays, au moment où le gouvernement va ouvrir des routes sur ce vaste territoire dont il vient de faire l'acquisition ; en un mot, quand nous devrions avoir plus de ressources pour assurer l'avenir de nos œuvres, c'est en ce moment que les seules ressources que nous ayons menacent de nous être enlevées. Que deviendrions-nous, s'il en était ainsi, au milieu de tous ces ministres protestants qui nous entourent, et qui plus que jamais vont se trouver en mesure de nous faire opposition [1] ?

Vous voyez, mon très-révérend et bien-aimé Père, que

[1] Ce sentiment d'appréhension qu'ont éprouvé nos Missionnaires en apprenant les malheurs de la France était bien naturel ; toutefois la charité des associés de la Propagation de la Foi lui a donné tort ; nos

si nous avons des consolations, nous ne manquons ni d'épreuves, ni d'inquiétudes. J'aurais encore bien des choses à vous raconter, mais je crains d'allonger trop cette lettre. Je me contente, en terminant, de vous dire qu'aucun de vos enfants ne s'est épargné pendant cette année si féconde en épreuves. Tous nous avons exposé courageusement notre vie pour voler au secours des pestiférés. Le contraste entre la conduite des missionnaires catholiques et celle des ministres protestants a été si frappant, que les protestants eux-mêmes sont unanimes à nous en féliciter. L'épreuve a été terrible, mais la cause catholique y a beaucoup gagné. Beaucoup de pauvres sauvages circonvenus par les ministres ont tourné leurs regards du côté de notre sainte religion. Que le bon Dieu en soit mille fois béni !

H. Leduc, o. m. i.

LETTRE DU R. P. LACOMBE A UN DE SES CONFRÈRES DE MONTRÉAL.

Missions Saint-Albert, 20 mai 1871.

Mon bien cher Père,

Quoique je vous aie déjà écrit par le courrier d'hiver, je ne veux pas laisser partir celui du printemps sans lui confier ces lignes, comme un nouveau témoignage de mon affection pour vous et un agréable souvenir de notre cher Kisiskatchiwan. Je vous assure qu'au milieu de mes courses, parmi mes pauvres tribus sauvages,

Missionnaires savent aujourd'hui que leurs ressources, après avoir subi passagèrement une diminution peu sensible, se sont aussitôt relevées à un chiffre qu'elles n'avaient pas encore atteint.